Les Français, c'est bien connu, ne sont pas forcément des phénix en matière de géographie (mais ils ne sont pas les seuls). Ainsi, parmi nos lieux communs répandus sur l'Europe centrale, l'un consiste à présenter Prague et Budapest comme deux villes voisines.

Pour avoir fait le voyage en train de nuit, je peux démentir[1]. Il est vrai que c'était en 1966, à une époque où les trains n'étaient pas des modèles de rapidité (ce qui n'a d'ailleurs guère changé depuis dans la région). Je venais de quitter mes hôtes hongrois et avais décidé de regagner Paris via Prague. Prague aujourd'hui haut lieu du tourisme, qui jouit (à juste titre) des qualificatifs les plus flatteurs (« Ville aux toits d'or », « Seconde Rome »), offrait alors un spectacle franchement sinistre. Le souvenir que j'en garde est celui d'une ville sombre, presque noire. Non seulement pour l'aspect du paysage urbain, mais offrant aussi une atmosphère pesante avec ces murs couverts d'immenses affiches ventant les mérites du communisme, d'un style presque caricatural. Détail pittoresque : j'ai encore vu dans la gare de Prague de vielles locomotives à vapeur arborant une immense étoile rouge. Bref, ambiance *Docteur Jivago.* Rien à voir avec ce que j'avais vu à Budapest qui, par contraste et en exagérant un peu, aurait presque fait figure de Las Vegas.

Une gare où je passai la nuit allongé sur un banc, au milieu de flics suspicieux, qui me tournaient tout autour. La raison : je n'avais pratiquement plus un sou en poche, hormis mon billet de train. Car, à peine débarqué, j'avais sauté dans un taxi, demandant au chauffeur de me montrer la ville. Un chauffeur qui bien sûr, ne se priva pas d'exploiter ce touriste-pigeon naïf que j'étais, espèce rarissime à l'époque[2].

Ma deuxième visite, cette fois en voiture, eut lieu en juillet 1968. Quel contraste ! C'était un dimanche, il faisait beau, aussi les parcs étaient-ils bondés de promeneurs. Dans une ambiance de fête. Nous étions en plein Printemps de Prague. J'eus même l'occasion de discuter avec un habitant qui, pour m'indiquer le chemin, monta dans ma voiture. Une conversation qui me confirma l'optimisme qui régnait alors dans la population, à mille lieues de se douter du drame qui allait survenir un mois plus tard.

Ma troisième visite eut lieu quelques années plus tard, en 1973, je crois. Mon épouse et moi rentrions alors de Budapest à Paris via Prague, passant donc directement de Hongrie en Tchécoslovaquie. Là encore, quel contraste! Face à des douaniers hongrois, sinon totalement relâchés, du moins pas trop regardants (notre connaissance de la langue ayant certainement aidé), nous tombâmes de l'autre côté sur de véritables cerbères avec qui il n'eût point fallu plaisanter. Mais le pire fut lorsque nous passâmes la frontière avec l'Allemagne. Un premier barrage était fixé à quelques kilomètres de la frontière où les soldats ne nous laissaient passer que par petits groupes de deux voitures. Pour pénétrer dans un *no man's land* au beau milieu duquel on nous fit stopper pour poireauter une éternité, moteur coupé avec interdiction de sortir du véhicule (où nous commencions à geler, le chauffage étant coupé). Avec à la clé, une fois parvenus au poste-frontière, mille questions incongrues. Le douanier n'hésitant pas, sans nous demander notre avis, à fourrer sa grosse patte dans le sac-à-main de mon épouse. Bref, une pénible expérience qui nous faisait regretter la douane hongroise.

La visite suivante se déroula dans un tout autre contexte, puisque postérieure à la chute du rideau de fer. C'était en 1993. Notre voyage se fit juste après la partition de la Tchécoslovaquie en deux Etats distincts. Nous étions en voiture et le passage de la frontière fut assez inattendu. Vu qu'ils n'avaient pas eu le temps d'édifier des postes-frontière, c'est un parking de l'autoroute qui en tenait lieu. Bon. Une fois sorti du parking, quittant en principe du même coup la Slovaquie, je me crus logiquement en Tchéquie. Pas du tout : un second parking nous attendait quelques kilomètres plus loin: le poste tchèque cette fois. Ils ne voulaient apparemment pas être ensemble et ne pas partager le même parking. De plus, comme les uniformes étaient les mêmes, allez y voir quelque chose ! Autre casse-tête : ne pas confondre les couronnes tchèques et slovaques, d'aspect pratiquement semblable.

Voilà quelles furent les impressions d'un Français davantage familiarisé avec le mode de vie des Hongrois. Je dirais presque gâté, en comparaison.

On parlait alors du « bloc de l'Est ». Notion quelque peu réductrice. Si, certes, tous ces Etats, membres du Comecon et du Pacte de Varsovie, étaient placés sous le joug commun de l'Union soviétique, grandes étaient les différences. Sans parler de la Roumanie tenue par la poigne de fer d'un Ceaușescu ou au contraire de la Yougoslavie dissidente de Tito, quoi de commun entre la Hongrie de Kádár (« la baraque gaie » du camp) et la RDA d'Honecker ? Pas grand chose, à vrai dire.

Témoigner du quotidien de l'autre côté du Rideau de fer

- [1] 530 km, plus du double de Budapest-Vienne, l'équivalent de Paris-Genève.
- [2] le voyage de retour entre Prague et Paris me procura deux rencontres que j'aimerais ici évoquer. Tout d'abord ces bons paysans tchèques qui, me voyant à court de nourriture, me firent partager leur repas de poulets et autres victuailles bien grasses. Et il n'était pas question de refuser ! (échanges effectués par gestes). Seconde rencontre : ce touriste japonais qui me dit se rendre de Tokyo à Paris… en train!